

XYZ. La revue de la nouvelle

Les trois femmes

Gilles Léveillé



Numéro 8, hiver 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2740ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Léveillé, G. (1986). Les trois femmes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (8), 26–30.

Gilles Léveillé

Les trois femmes

à Cécile Dumont

Sur une corde raide et jaune, épinglée du bout des doigts, une serviette entre la débarbouillette et la serviette de bain, sortie en ligne droite d'une boîte de savon Oxydol. On reconnaît bien le motif «jacquard» au bout de la corde non loin du poteau qui la retient. Une petite cabane à oiseaux découpe nettement sa couleur gris argenté sur celle sans nom du poteau. Puis une autre serviette, rectangulaire et rayée, rappelle les chaises de plage. Sur les deux côtés de sa longueur, une bande de couleur bleu royal délimite l'espace de l'absorption. Entre le côté bleu et le coeur de la serviette, une gamme de teintes pastel dessine la couleur sur trois lignes consécutives. La première se lit comme un vert tendre, la deuxième est rose, la troisième se distingue mal, peut-être un peu saumonée. Il semble pourtant y avoir déjà eu une quatrième couleur, mais les lavages trop fréquents et le vent peut-être ont emporté l'essentiel du grain de cette couleur jaune. La même disposition de couleur reprend de l'autre côté de la serviette, en parcours inversé, comme dans un miroir. Les deux lignes de couleur bleu royal se sont comme rejointes pour former le coeur de la serviette et enferment en son centre une petite lisière vert tendre. Un grand carré complètement bleu et très fripé, à sa gauche, surprend et fixe la couleur bleue sur notre oeil. Une serviette bleue, presque un petit tapis pour le bain, épaisse, duveteuse. Une autre, la même, celle des rayures de plage, un couple de serviettes, pas tout à fait la même. Au centre

du coeur bleu enfermant la bande verte, un petit trou. Elle est usée, cela se voit tout de suite. On voit le jour à travers sa robe. Plus loin, un vieux chiffon, on ne pourrait l'appeler une serviette. Le bas laisse pendre quelques effiloches et les côtés, contre le jour, dessinent eux aussi comme un zigzag de tissu. Du coton mûr. Une belle couleur. Elle devait être belle. Elle a déjà été belle et soyeuse, donnait du plaisir et du teint par sa couleur aqua, les yeux se ferment de douceur, la serviette sent si bon le frais. Des motifs de fleurs inversés tentent absurdement de se rejoindre sur la serviette à gauche de la serviette usée. Une couleur désespérante, un vert qui jaunit, qui s'acharne, qui insiste. L'autre, anonyme, hygiénique, fonctionnelle, blanche. À moins qu'elle ne soit rosée par les nombreux lavages.

Puis une composition, un long tissu que la main sent très léger et qui doit sécher facilement. Un plaisir que de l'étendre. Une épingle de bois retient les extrémités gauche et droite de la serviette blanche et du tissu rose. Le vent y fait de beaux mouvements. Les manches courtes et l'encolure de dentelle que l'on devine de l'autre côté du vêtement se balancent et quelquefois sont emportées plus haut que la tête. Un peu absurde que de parler de tête. Le vêtement de nuit, trop léger et transparent comme le jour, est suspendu, comme il se doit, la tête en bas. Des voiles sur la mer gonflent un carré très blanc, peut-être passé au bleu, carré parsemé de petits pois rouges assez discrets. Lorsque le vent se calme un peu, on aperçoit une lisière très fine de la même couleur qui en termine le revers. La position de tête en bas et l'inversion de l'avant pour l'arrière laissent pendre une pointe triangulaire du même tissu. Deux longues jambes rectangulaires terminent un pantalon de coton blanc. Un motif à petits pois assez discrets se marie bien avec la blouse et constitue le corps du vêtement. Une ceinture élastique plisse l'ouverture du pantalon comme une bouche offerte.

La corde raide et jaune de matière plastique se termine comme ironiquement, presque une absurdité du lavage, les serviettes avec les serviettes, les vêtements de nuit avec les

vêtements de nuit. Et après tant de sobriété, de rigueur dans la disposition, une fantaisie, un bonheur. La taille accrochée pendeloque à la corde. La jambe gauche semble un peu trop tournée vers l'extérieur. Les deux genoux et les cuisses du vêtement sont très collés, plus collés qu'à l'habitude. Un petit carré blanc cousu à l'intérieur du pantalon contient le mode d'emploi pour le lavage et le séchage. On le voit bien d'ici. La fermeture éclair est très largement ouverte et un des deux rabats présente une couleur plus pâle que le rose fuchsia du pantalon. Un gros coton, assez robuste pour supporter un plein été de lavage et de repassage. Sur le devant, des plis français expliquent sans doute l'extraordinaire bouffant du pantalon. Un gros coton très froissable. Des milliers de plis strient le vêtement...

Tous les après-midi, une roue constituée d'un fil jaune de matière plastique tourne autour de deux poulies de métal, dessinant un mince cercle en longueur. Plusieurs cercles ici dans le carré de vitre, l'après-midi, composent des parallèles. Elles se dirigent en ligne droite vers le poteau à la couleur sans nom, retournent à toutes ces fenêtres, à toutes ces femmes. Trois femmes sur la fenêtre, dans le carré de vitre de ma cuisine. Le monde s'est inversé. Le petit spectacle à droite dans le carré de vitre, un autre monde, celui immobilisé entre les couches de verre. L'oeil suit la ligne de la corde de matière plastique jaune, glisse, se heurte au frottement de la poulie, retourne sur lui-même et suit la ligne de la corde de matière plastique jaune, glisse et se heurte au frottement du vertige. Une si petite galerie. Trois femmes. Le vertige de l'après-midi. Une vieille femme met la main sur la poignée de la porte et sort sur la galerie. Une si petite galerie pour une femme encore énergique.

Cela se voit de ma fenêtre, cela me touche. La petite galerie de couleur gris galerie est construite en angle droit. La porte s'ouvre et par la force de l'habitude, elle prend la direction de sa gauche. Elle avance lentement, un pied devant l'autre, se regarde les pieds et lève la tête vers la corde à linge dont une des poulies de métal a été accrochée à

un poteau brun, un des piliers de la galerie, pas très loin de la porte. Elle cherche à cette distance à savoir par le regard, elle a hâte de voir ce qui est sec, ce qui peut être enlevé pour être aussitôt repassé et plié. Puis elle tourne d'une drôle de façon, peut-être à cause de sa démarche qui rappelle celle du pingouin, mais pas trop, pas de façon caricaturale. À la hauteur de la corde, elle tend des mains fortes et énergiques qui tâtent d'abord avec le bout potelé de ses doigts les côtés du vêtement, puis du bas, la main remonte vers le centre en chiffonnant dans la paume une poignée de tissu. Les côtés sont secs, le centre est encore humide. Son visage, pendant quelques instants, reprend un aspect fonctionnel, une raison d'être, livré à une occupation domestique récurrente. Elle met le linge sec dans le panier de plastique, rentre et ressort. Et là, dans l'ombre de l'angle, elle prend comme un élan, oubliant dans sa tête l'idée d'une galerie. Une si petite galerie, une galerie de trois pas. Après trois ou quatre pas, l'idée de la galerie devient la galerie et elle doit réprimer et contenir cette énergie dans ce confinement. Elle s'arrête, se pensant seule comme elle l'est peut-être, scrute les fenêtres d'un oeil soupçonneux, puis lève la tête machinalement comme les vieillards à la campagne. Puis elle retourne. Au bout de dix minutes, elle met la main sur la poignée de la porte et entre dans la maison.

Une femme plus jeune à la chevelure très noire avec des fils blancs qu'on imagine sort sur la galerie tenant un panier de linge, du linge propre et lavé. D'ici, on aperçoit une vapeur s'élever du linge. Elle se tient très droite et très rigide, elle s'empare d'un vêtement mouillé et le pique à grands coups d'épingles à linge répétés. Parfois la femme aux cheveux noirs étend le linge que lui tend la femme aux cheveux blancs. Elles parlent ensemble, leurs bouches remuent mais leurs visages sont raides. Deux femmes ensemble sur une si petite galerie, une galerie de trois pas. Ensemble et séparées. L'une avec l'autre, contre l'autre peut-être sur la ligne pour la corde raide de matière plastique jaune. Le mouvement des corps dans un cercle, le mou-

vement des vêtements dans un cycle, sur une corde raide, la corde à linge.

Un après-midi, une jeune fille, l'air androgyne, se promenait sur la galerie avec une petite fille, une enfant de trois ou quatre ans pas plus, un joli petit visage poupon aux boucles dorées.

Quatre femmes sur une ligne droite. L'une derrière l'autre, la chaîne, la ligne et le point à la ligne aux pieds. Les yeux dans les yeux, la fenêtre dans la fenêtre, ces femmes-là avec celle-là qui se berçait devant la même fenêtre. Et maintenant moi dans le carré de vitre de ma cuisine, à droite, un peu plus vers le haut, regardant ces trois femmes-là qui regardent peut-être une autre fenêtre. Le labyrinthe de l'oeil.

Un mouvement sec s'éleva dans l'air de l'été, un mouvement dont l'origine n'apparut pas dans le carré de vitre, un bruit, une odeur de linge. Une roue constituée d'un fil de matière plastique jaune tourna autour de deux poulies de métal, dessinant un cercle, mais un cercle que l'on avait depuis trop longtemps rétréci.

| Gilles Léveillé: termine présentement un mémoire de maîtrise en création à l'Université Laval et il prépare aussi un recueil de nouvelles à paraître à l'automne 1987.